

L'inerrance de la sainte Écriture

Le principe

par le frère Emmanuel-Marie O.P.

L'ÉCRITURE SAINTE EST « INSPIRÉE ». C'est une vérité révélée, de foi divine et catholique. Saint Paul l'affirme expressément : « Toute Écriture, *divinement inspirée* (πάσα γραφή θεόπνευστος), est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice » (2 Tm 3, 16). Le magistère de l'Église a, non seulement, maintes fois rappelé cet enseignement, mais encore condamné ceux qui le refusaient ou le dénaturaient ¹.

Qu'est-ce à dire « l'Écriture est inspirée » ? Cela signifie que Dieu en est l'auteur – l'Écriture est la *parole de Dieu* – et que les écrivains sacrés ne sont que les *instruments* dont il s'est servi pour communiquer sa parole. « Les livres de l'ancien et du nouveau Testament [...], l'Église les tient pour sacrés et canoniques dans leur intégrité avec toutes leurs parties, [...] parce que, écrits sous l'inspiration du Saint-Esprit, ils ont Dieu pour auteur et ont été transmis comme tels à l'Église ². »

Léon XIII, dans un passage célèbre de l'encyclique *Providentissimus*, a expliqué comment cela s'était accompli :

Par sa vertu surnaturelle, Dieu a lui-même animé et mu à écrire les écrivains inspirés et les a assistés lorsqu'ils écrivaient, en sorte qu'ils concevaient justement, qu'ils voulaient écrire fidèlement et qu'ils exprimaient exactement, avec une vérité infaillible, tout ce qu'il leur ordonnait d'écrire et seulement ce qu'il leur ordonnait d'écrire : autrement, il ne serait pas lui-même l'auteur des saintes Écritures dans leur entier ³.

*
**

¹ — Citons, entre autres textes : concile de Trente (DS 1501) ; concile Vatican I (DS 3006) ; *Providentissimus Deus* de Léon XIII (DS 3292) ; *Spiritus Paraclitus* de Benoît XV (DS 3650) ; *Divino afflante Spiritu* de Pie XII.

² — Vatican I, constitution dogmatique *Dei Filius*, ch. 2 « De Revelatione » (DS 3006).

³ — *Providentissimus Deus*, 18 novembre 1893 (DS 3293).

L'inspiration de l'Écriture entraîne deux conséquences nécessaires :

1^o *tout le contenu* de l'Écriture est inspiré – c'est la question de *l'étendue* de l'inspiration ;

2^o l'Écriture est *exempte d'erreur*, et cela, tant *en droit* – il lui est impossible de se tromper – qu'*en fait* : de fait, il n'y a pas d'erreurs dans la Bible. Pour désigner ce privilège, les théologiens ont forgé le terme d'*inerrance* – *in-error* : l'Écriture est *sans erreur*.

L'inerrance n'est pas l'omniscience ; les écrivains sacrés ont ignoré bien des choses et la Bible ne prétend pas enseigner toute la vérité, pas même en matière religieuse. L'inerrance signifie seulement, comme le dit une décision de la commission biblique de 1915, que « tout ce que l'écrivain sacré affirme, énonce ou insinue, doit être regardé comme affirmé, énoncé et insinué par l'Esprit-Saint » et donc sans erreur ¹.

Le principe de l'inerrance est facile à démontrer, mais son application pose d'assez grosses difficultés. Commençons par exposer le principe.

Le principe de l'inerrance biblique

Comment se présente le problème de l'inerrance biblique ?

Doit-on vraiment tenir que la Bible ne contient aucune erreur ?

Car enfin, n'est-il pas manifeste qu'elle renferme des affirmations ou des récits contradictoires ? Ne professe-t-elle pas des théories incompatibles avec les conclusions de la science profane ? Ne contient-elle pas des erreurs historiques ? Ne propose-t-elle pas des exemples moralement inadmissibles ? A écouter la plupart des scientifiques, des historiens, des archéologues et même des exégètes actuels, cela semble une évidence.

Pendant, jusqu'à la fin du 19^e siècle, l'inerrance absolue de l'Écriture a été unanimement admise comme une conséquence nécessaire de l'inspiration. Les Pères et les anciens auteurs sont catégoriques à ce sujet. Ils n'ignoraient pourtant pas les difficultés rencontrées dans le texte sacré puisqu'ils ont consacré divers travaux à leur résolution, montrant qu'elles étaient souvent plus apparentes que réelles.

Toutefois, au tournant du siècle, l'inerrance cessa d'être acceptée comme allant de soi. De nombreuses voix, venues surtout des milieux rationalistes et protestants, s'élevèrent pour remettre en cause la vérité, l'historicité et la sainteté du texte sacré. La question prit un tour passionné et suscita de vives controverses. Deux raisons expliquent en partie ce phénomène :

1 — Décision de la commission biblique du 18 juin 1915 (DS 3629).

– D’abord l’apparition du rationalisme critique. Le développement spectaculaire des sciences et des techniques au cours des 18^e et 19^e siècles fit tourner bien des têtes. Le progrès de la science allait permettre de tout expliquer, ce n’était qu’une question de temps. En France, l’enseignement, pris en charge par l’État après avoir été arraché à l’Église, s’appliqua à répandre dans les esprits le scientisme et le rationalisme issus des Lumières et à propager parmi les élites intellectuelles la philosophie idéaliste venue d’Allemagne et le positivisme. On dénonça l’antique alliance de la science et de la foi ; la science devait s’émanciper de la tutelle de l’Église et quitter les ténèbres de l’âge théologique pour s’ouvrir aux lumières que les disciplines nouvelles étaient en train d’apporter.

– Parallèlement, les campagnes de fouilles archéologiques, très peu pratiquées dans les siècles passés, se multiplièrent après 1850, en Égypte, en Mésopotamie, en Anatolie, en Syrie et en Palestine. Elles révélèrent l’existence de mondes inconnus et bien plus complexes que ce que l’on imaginait. Si certaines découvertes confirmaient les récits bibliques, d’autres soulevaient des difficultés apparemment insurmontables. Naquit alors ce qu’on a appelé l’« archéologie biblique ». Il s’agissait de vérifier sur le terrain la réalité historique des lieux et des récits de la Bible. L’entreprise, menée par des chercheurs le plus souvent protestants, dont certains étaient franchement hostiles à l’Église, n’avait pas que des motivations scientifiques. Des intérêts idéologiques et politiques se mêlaient aux recherches. On vit bientôt les grandes puissances rivaliser d’efforts auprès de l’empire ottoman pour occuper les sites avant leurs concurrents et créer une pléiade d’institutions savantes destinées à fournir les moyens humains et financiers nécessaires aux fouilles et à en interpréter les résultats ¹.

Toute cette effervescence, l’abondance des découvertes, les déclarations péremptoires des spécialistes, déconcertèrent les croyants et ébranlèrent leur foi dans la véracité de la Bible. Un exemple suffira à le montrer. Le 3 décembre 1872, George Smith (1840-1876), jeune assistant du British Museum, annonça devant la Société d’Archéologie biblique de Londres ² qu’il avait découvert, parmi les tablettes de la bibliothèque d’Assurbanipal à Ninive,

¹ — Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, l’Angleterre Victorienne créa, en 1865, le *Palestine Exploration Fund*, dont la mission était de « promouvoir la recherche sur l’archéologie et l’histoire, les mœurs, les coutumes et la culture, la topographie, la géologie et les sciences naturelles de la Palestine biblique et du Levant ». Les États-Unis suivirent avec l’*American Society for Palestine Exploration* en 1870. En 1890, le père dominicain Marie Joseph Lagrange fonda à Jérusalem l’*École pratique d’études bibliques*, qui devint en 1920 l’*École biblique et archéologique française*. Enfin, en 1898, l’Allemagne de Guillaume II montra son intérêt pour la recherche archéologique par la création de la *Deutsche Orient-Gesellschaft*, qui entreprit des fouilles dans l’ensemble du Proche-Orient, du Levant à la Mésopotamie.

² — Société fondée en 1870, dont le but était « la recherche sur l’archéologie, la chronologie, la géographie et l’histoire de l’Assyrie ancienne et moderne, de l’Arabie, de la Palestine et des autres pays bibliques ».

une version babylonienne de l'histoire du déluge. Ce fut un vrai coup de tonnerre. Le récit biblique du déluge avait donc un prototype (la fameuse « épopée de Gilgamesh »), datant du 2^e millénaire avant notre ère, et dont on apprit peu après qu'il était lui-même la copie remaniée d'un document plus ancien, le mythe d'Atra-hasîs, daté du 18^e-17^e siècle avant Jésus-Christ¹. Le récit de la Genèse n'était-il que le plagiat tardif d'un mythe chaldéen plus ancien de quatre ou cinq cents ans ? La polémique enfla entre biblistes conservateurs, qui refusaient toute immixtion étrangère dans le texte sacré, et libéraux, qui admettaient un lien de dépendance tout en essayant de sauvegarder la spécificité du récit biblique. L'assyriologue luthérien Friedrich Delitzsch (1850-1922), dans une série de conférences données à Berlin entre 1902 et 1904, intitulées « Babylone et la Bible », alla même jusqu'à soutenir que la religion d'Israël avait sa source dans la culture babylonienne et que plusieurs passages de l'ancien Testament n'étaient que des adaptations de mythes chaldéens. La réaction fut violente. Delitzsch compta plus de mille cinq cents articles et vingt-huit brochures répondant à ses conférences, qui avaient été traduites et diffusées dans presque toutes les langues.

Dès lors, l'inerrance de la Bible fut battue en brèche. Bon nombre de savants catholiques eux-mêmes, de plus en plus exclus des cercles intellectuels et scientifiques dominants, se laissèrent intimider. Certains crurent devoir sacrifier la position traditionnelle dans l'intérêt du dogme et de l'apologétique, pour sauvegarder l'essentiel, pensaient-ils ; c'était, en fait, le pire des calculs.

Parallèlement, le modernisme, insidieusement introduit dans l'Église, fit de « la question biblique » son cheval de bataille. Nous y reviendrons. Le coup d'arrêt donné par saint Pie X, avec l'encyclique *Pascendi* et le décret *Lamentabili*, s'il fournit aux catholiques les principes de la vraie solution, ne parvint pas à éradiquer l'hérésie, qui redressa la tête sous Pie XII et triompha à Vatican II.

*
**

Depuis les batailles du début du 20^e siècle, le problème de l'inerrance a considérablement évolué. Après Vatican II, les sphères de la hiérarchie

1 — On retrouva même plus tard des récits *sumériens* composés au 3^e millénaire, relatant certains exploits de Gilgamesh. Mais l'examen attentif de ces textes païens montre qu'ils n'ont rien à voir avec le récit biblique. Tout au plus, peut-on relever des analogies extérieures et purement matérielles (héritage altéré de la révélation primitive, conservé et transmis chez ces peuples païens ?). La ressemblance s'arrête là. Le récit biblique est infiniment supérieur et totalement discordant sur les points les plus importants (monothéisme, unité du genre humain, sainteté et transcendance de Dieu, homme créé à l'image de Dieu, etc.). De tout cela, il ressort que le récit biblique est un *récit divin*, tandis que ces récits profanes, contradictoires et remplis d'extravagances, sont le *fruit de l'imagination humaine*. (Voir CEUPPENS, « Mythes païens et Pentateuque », dans *Genèse I-III*, Desclée de Brouwer, 1945.)

catholique ont été gagnées à leur tour au scepticisme ambiant et aux idées nouvelles que, non seulement elles ne condamnent plus, mais qu'elles encouragent positivement.

La tendance actuelle ne consiste plus à nier ou à limiter l'inerrance, mais plutôt à la contourner et à la dénaturer. Pour éviter la confrontation entre les vérités affirmées par la Bible et les « vérités » modernes, on pose comme principe que la Bible n'affirme pas – ou, en tout cas, qu'elle ne veut pas enseigner – les vérités qu'on croyait autrefois y découvrir. Elle parle d'autre chose. Son intention est strictement religieuse et sans aucun rapport avec l'histoire ou la science. Ce qu'on croyait jadis être l'affirmation de vérités historiques n'est en fait qu'un ornement du texte, une condition adventice, liée au genre littéraire. Et même, à la limite, la Bible n'entend rien affirmer, elle ne fait pas œuvre de vérité, elle communique une *expérience religieuse*. Ainsi, le problème est-il résolu : il a tout simplement disparu.

En d'autres termes, la question s'est déplacée du domaine de l'inspiration et de l'inerrance vers le domaine de *l'interprétation*. Ce n'est au fond qu'une question « d'herméneutique »... C'est pourquoi l'exégèse néo-moderniste actuelle se préoccupe surtout de la question du « sens ». C'est la conséquence de l'asservissement de la théologie actuelle aux philosophies personnaliste, phénoménologiste et existentialiste, qui sont essentiellement subjectivistes et relativistes.

*

**

L'inerrance biblique est également mise à mal aujourd'hui par une toute autre catégorie de personnes : nous voulons parler de ceux qui refusent de voir dans l'ancien Testament un texte chrétien inspiré, sous prétexte que le judaïsme talmudiste et sioniste actuel y puise une justification de sa politique d'occupation de la Palestine et s'en sert pour légitimer sa volonté de conquête mondiale. Les récits de l'ancien Testament ne répètent-ils pas à l'envi que c'est Yahvé lui-même qui a donné cette terre à son peuple et lui a commandé de dominer sur les nations païennes ? L'ancien Testament n'est donc pas un texte chrétien, c'est une écriture juive, écrite pour les juifs et à leur seul avantage. Bien plus, ce n'est même pas un texte historique fondé sur des faits réels ; c'est une compilation hétéroclite rédigée bien après les événements qu'elle rapporte, une sorte de « saga » partisane tout à la gloire d'Israël, un écrit de propagande au service d'une idéologie. Le christianisme ne doit donc pas se compromettre avec la Bible hébraïque : sa source exclusive, sa seule référence, c'est le nouveau Testament.

C'est ainsi qu'un livre récent de Claude Timmerman, intitulé *Judéo-christianisme ; travestissement historique et contresens idéologique* (édité par Kontre Kulture en 2018), présente l'ancien Testament comme une impos-